

RELATION du Lieutenant Fernand MARGERIN
du 13^e Bataillon de Chasseurs Alpins

Le 13^e Bataillon de Chasseurs Alpins et, d'une façon générale, les Bataillons de Chasseurs Alpins, ont attaché leur souvenir à trois phases importantes de la guerre sur notre frontière de l'Est : l'offensive en Alsace, la bataille de Saint-Dié, et la défense des Vosges.

Partout, l'effort exigé d'eux a été intense. Il eût même été insoutenable, à la bataille de Saint-Dié, s'il ne s'était agi de troupes particulièrement entraînées et d'un moral solide.

L'habitude des longues marches en montagne, des nuits glacées dans les misérables abris des Alpes, avait fait de ces gars de Savoie, du Dauphiné ou du Cantal, des hommes rompus à toutes les fatigues. La discipline affectueuse, qui résultait des épreuves communes et d'une aide mutuelle dans les difficultés, et parfois les dangers, les avait rendus plus dévoués et plus confiants envers leurs chefs. L'esprit de corps très développé les avait faits, en outre, chatouilleux sur l'honneur de leur arme.

Ces hommes-là étaient capables de grands sacrifices.

La campagne d'Alsace fut brève, mais elle fut marquée d'événements qui en rendront le souvenir immortel. Pour la première fois, depuis quarante-quatre ans, nos troupes ont franchi la frontière.

Nous avons abattu le poteau allemand, que l'odieux traité de Francfort avait imposé à notre France souillée, et, des derniers contreforts des Vosges, au fond de la grande plaine d'Alsace, toute baignée de soleil, nous avons vu le Rhin, dont les eaux miroitaient comme un ruban d'argent.

Minutes impressionnantes entre toutes, où nos cœurs battaient d'émotion, et, où, avec la même allégresse joyeuse, la Marseillaise et la Sidi-Brahim sortirent de toutes les poitrines.

Morts héroïques de 70, dont la cendre est mêlée à cette terre sacrée, vous étiez alors à la racine de nos pensées, et votre âme a dû se réjouir au ciel, et bénir vos fils bienheureux, qui seront les hommes de la revanche et de la délivrance.

L'offensive de nos Bataillons en Alsace fut rapide et relativement facile. Il n'y eut guère de grands combats, mais partout un ennemi invisible, dont la présence se révélait seulement par des fusillades meurtrières.

Dès les premiers jours, nous nous heurtâmes à des difficultés qui rendaient entre nous la liaison très pénible, et permettaient aux Allemands d'user nos forces en les dissociant et en les attirant dans des embuscades. L'habileté de nos patrouilles parvint fréquemment à déjouer les ruses, et la prudence avec laquelle nous avançons sous bois nous préserva souvent de pertes inutiles.

Nous eûmes rarement l'impression d'une résistance absolument opiniâtre de l'ennemi, et nos premières idées sur l'armée allemande nous la montrèrent bien inférieure à sa réputation. Il était évident, cependant, que nous n'avions en Alsace contre nous qu'un simple rideau de couverture, et que les hommes de la Landwehr formaient la majeure partie des troupes. Ils résistèrent mal à l'offensive vigoureuse de nos bataillons et de quelques-uns des meilleurs régiments de l'Est.

Ils nous abandonnèrent facilement les positions formidables de Labaroche et des Trois-

Epis, et s'enfuirent dans une panique honteuse, le 20 août, au Hohnack, à la seule vue des baïonnettes du 152^e Régiment de ligne. Ce jour-là un régiment bavarois fut complètement décimé, et nous vîmes pour la première fois les effets foudroyants de notre artillerie.

Le matériel de guerre abandonné par l'ennemi était également important : rouleaux de fil de fer et de fils téléphoniques de campagne, caisses entières de munitions, mitrailleuses. Tout cela démontrait un moral ébranlé, tout en nous surprenant par la perfection des détails.

Les coups portés par l'ennemi n'étaient pas non plus efficaces. Les obus, qui arrivaient sur nous avec leur terrible sifflement de mort, éclataient trop haut et nous faisaient peu de mal. Le tir d'infanterie était meilleur, mais d'un résultat faible, en raison de l'énorme quantité de munitions tirées.

Dès les premiers jours, nous manœuvrâmes l'ennemi par les crêtes, faisant tomber les ouvrages qu'ils avaient préparés jusqu'au pied de la vallée.

Réunis en un groupement alpin des Vosges, le 11^e Bataillon d'Annecy, le 22^e d'Albertville, le 13^e de Chambéry, les 14^e, 28^e, et 30^e de Grenoble, le 12^e d'Embrun se soudèrent à l'armée de Mulhouse et prononcèrent leur offensive sous les ordres du général Pau. À notre gauche, le 14^e Corps d'armée, qui dépendait du général Dubail, restait en liaison avec nous.

Dès le 13 août, le 11^e Bataillon s'emparait, au prix de grands sacrifices, dans un héroïque combat, des positions allemandes en avant du col du Bonhomme. Le 15, le 13^e recevait le baptême du feu au combat de Sultzren, à quelques kilomètres à l'est de la Schlucht. La Sainte Vierge nous protégea, car nous n'eûmes que peu de tués, malgré un feu d'artillerie et d'infanterie extrêmement violent.

Il fallut rester vingt-six heures en contact avec l'ennemi, avant de songer au moindre repos. Le 20, le 152^e régiment de Gérardmer s'emparait brillamment du Hohnack, tandis que le 30^e entra à Munster.

Le 22, nous étions dans la plaine à Turkheim, les autres bataillons alpins tenant Kaysersberg, Ammerschwahr, Wintzenheim. Le 25, notre Bataillon avait ses avant-postes aux portes de Colmar.

C'eût été pour nous une joie intense de défiler les premiers dans la vieille cité alsacienne, et d'y ramener Hansi, soldat au 152^e de ligne, alors que, six mois auparavant, il y subissait les outrages de la magistrature allemande. La population, qui accourait chaque jour à nos avant-postes, n'attendait également que notre signal pour pavoiser et chanter à pleine voix sa délivrance.

Dans son intérêt, il fallut au contraire nous abstenir et rester aux portes de la ville. Seules, nos patrouilles entrèrent dans Colmar. Je revois encore cette curiosité, toute de sympathie, qui groupait sur notre passage une foule silencieuse, mais dont le cœur battait auprès du nôtre.

L'âme alsacienne nous apparut ainsi, toujours réservée et prudente, mais en lisant dans les yeux, on la sentait essentiellement française. Bien souvent, nous la surprîmes dans un détail, et je ne sais rien de plus touchant que l'émotion de ces vieux combattants de 70, qui nous tenaient les mains avec effusion, et que les larmes de cette fillette de Turkheim, pleurant, disaient à sa mère, parce qu'elle ne savait pas le français. Oui, nous te comprenons, chère enfant, qui nous montrais, comme en secret, tes beaux rubans noirs,

et nous t'aimions, terre d'Alsace, terre de souffrances ; si belle avec les lignes douces de tes montagnes, avec ta plaine aux couleurs vertes et jaunes, et tes villages entassés, si coquets, si aisés, et qui sembleraient encore si paisibles, si l'on ne voyait la nuit, çà et là, l'immense lueur des incendies et de grandes gerbes d'étincelles.

Un soir, il fallut partir. C'était le 26 août. Nous le fîmes le cœur triste, mais l'âme vaillante, parce que nous savions que nous allions au secours de nos frères en Lorraine, où la partie était rude. D'une marche rapide, le bataillon gagna Turkheim, Munster, la Schlucht, et descendit en France sur Plainfaing et sur Fraize.

A 7 heures du soir, il était à Mandray, et passait de suite à l'attaque. La tragédie commençait.

La bataille de Saint-Dié dura du 25 août au 12 septembre, avec une extrême violence. Des milliers de Français et d'Allemands y furent tués, et c'est à juste titre que Maurice Barrés appelle cette région "le Trou de la Mort". Pendant plusieurs jours, la marée allemande monta, terrible, et nos cœurs se remplirent d'angoisse. Ce sera, devant l'Histoire, la gloire des 13^e et 22^e Bataillons de Chasseurs Alpains d'avoir lutté contre cette masse avec un courage indomptable et de l'avoir vaincue.

L'attaque à la baïonnette, quoi qu'on en pense, produit rarement le corps à corps, l'Allemand préférant d'ordinaire s'enfuir au dernier moment. Cependant, le 27 août, au soir, nous parvînmes à surprendre l'ennemi, et à l'encercler dans le petit village de Mandray. Aux deux issues, nos hommes se sont précipités, et jusqu'à 2 heures du matin, la lutte n'a pas cessé. Nous avons pris cette nuit-là un convoi divisionnaire et 350 prisonniers. Heures tragiques, où nous avons vu rouge, et dont on oublie les détails navrants, pour ne plus retenir que l'impression de joie délirante après un si beau coup.

Le 28, au matin, dès les premières lueurs du jour, le bataillon dispersé par le désordre de la nuit se reconstitue et disparaît, sans bruit, pour prendre position en avant du col de Mandray, à la lisière du bois. Seul, Mollard est resté avec sa section. Profitant de la nuit, il s'est glissé dans le cimetière de Mandray, et attend les Allemands pour leur barrer la route. Bientôt, ils sortent de leurs maisons ; la colonne allemande rallie ses débris. Ses éclaireurs passent, en tête du gros ; les officiers marchent, étudiant leur carte. Mollard fauche leurs rangs, et ses hommes résolus tirent à coup sûr.

De loin, nous avons suivi le sort de ces héros, et trois fois, nous avons entendu les hourras de l'ennemi alterner avec la musique aigriarde de leur charge. Chaque fois, ils ont été arrêtés, jusqu'au moment où Mollard, après avoir remis ses blessés dans l'église à la garde de Dieu, quitta son cimetière pour nous rejoindre sous une grêle de balles.

Peu de temps après, l'église flambait, et jamais plus nous n'eûmes de nouvelles de nos blessés, morts pour la Patrie au milieu des flammes. Deux jours après, l'adjudant Mollard, "notre héros", comme nous l'appelions, fut tué d'une balle au front.

Quelle que soit la bravoure d'une troupe, il arrive un moment où ses forces peuvent la trahir. Les marches longues sous la pluie, les nuits sans sommeil, les combats incessants des derniers jours avaient mis notre Bataillon à la limite de sa résistance. Et malgré tout, il fallait tenir. Au loin, la masse allemande s'annonçait effroyable, et nous étions à ce moment seuls, sans artillerie pour lui faire face ! C'est alors que vient le désespoir. Nous nous sommes vus condamnés à mourir jusqu'au dernier, et, dans la certitude de notre sacrifice, nous avons puisé l'énergie d'un dernier effort.

Jamais je n'oublierai cette journée du 28 août, où nous garnissions un front énorme et où chaque section jouait l'honneur du Bataillon. Le soir, il me manquait trente-deux hommes sur soixante, tombés sous les obus, sous les balles, et principalement dans les coups de boutoir qu'il fallut donner à la baïonnette.

Le 22^e Bataillon de Chasseurs arriva à l'heure psychologique, nous étions à bout. Son renfort nous permit quelques heures de repos au pied des arbres. Nous avons eu déjà beaucoup de tués ; le lieutenant Bouillon, mortellement blessé, était resté sur le terrain, ne voulant pas qu'on le relevât et qu'un seul homme fût distrait du combat.

Le 29 au matin, nous continuons l'attaque avec le 22^e Chasseurs. Celui-ci a repris le terrain que l'ennemi nous avait disputé, mais déjà bien des officiers sont tués et partout l'artillerie allemande a fait de larges brèches. Nos petits 65 nous aident de leur mieux. Une batterie de 75, au Col des Journaux, nous soutient également. Au petit jour, l'artillerie ennemie reprend contre nous un feu d'enfer et tape avec précision. Le Commandant Verlet-Hanus tombe, la cuisse fracassée par un éclat. Je l'ai vu passer sur son brancard, la face livide, les bras croisés sur sa poitrine. De ses lèvres décolorées, il murmure sans cesse : "Mon Bataillon !.. Mon pauvre 13^e !" Soudain, dans un sursaut d'énergie, il se soulève : "Je vais mourir, dit-il. Fourrier, écrivez : J'adresse mon dernier salut à mon beau Bataillon. Je le remercie de son courage et je lui demande de tenir jusqu'au bout. Il y va du salut du Pays, de la France que j'ai tant aimée !".

Ainsi mourut notre Commandant. Nous n'eûmes pas le temps de le pleurer, mais il fut l'âme de notre résistance. À chaque coup frappé, nous avons songé à le venger.

Le petit village de Mandray est dans un fond ; au sud, il est dominé par les cols de Mandray et des Journaux qui le relie à Fraize ; au nord, la tête de la Behouille se dresse impressionnante, toute noire, couverte de sapins et de rochers. De là, les Allemands bombardent Saint-Dié et soutiennent leur infanterie lancée à la conquête du col des Journaux. Depuis huit jours, ils attaquent avec une incroyable ténacité. Leurs masses s'avancent dans un ordre parfait, remarquablement déployées, utilisant tous les plis du terrain, et par bonds courts et rapides. Devant nous, c'est un fourmillement de casques et derrière, nous n'avons pas de renfort.

Nous passons alors furieusement à l'attaque ; nous quittons nos positions de défense et nous devenons agressifs.

L'ennemi recule encore une fois et nous lui prenons, à la baïonnette, le mamelon boisé de Réchagoutte, cote 697. Contre nous, son artillerie s'acharne avec une violence extrême. Ramassés sur eux-mêmes, disparaissant à demi, les hommes restent en place, terrorisés par cet immense vacarme qui ne cesse qu'à la nuit.

Le 13^e et le 22^e se sont cramponnés et ont conservé le territoire conquis qu'ils garnissent de tranchées, tandis que le vent nous apporte, de temps en temps, les échos des travaux que les Allemands poursuivent pour eux-mêmes avec fièvre, au pied de la Tête de Behouille. Au près de nous, des blessés, effroyablement mutilés, lancent dans la nuit leurs lamentables plaintes et demandent à boire ; pauvres petits qui ne peuvent pas mourir !

La matinée du 30 se passe dans un calme relatif. De part et d'autre, l'on s'observe. Les hommes en profitent pour sommeiller et pour manger. Derrière nous, les renforts commencent à arriver. À notre gauche, la bataille fait rage sur Saint-Léonard, Contramoulin.

À midi (30 août), les 13^e et 22^e Chasseurs reçoivent l'ordre d'attaquer la Tête de Behouille. Ils seront appuyés par le 23^e et le 133^e Régiment d'Infanterie, venus en hâte de Mulhouse. Notre artillerie nous soutient avec une remarquable précision, mais faiblement, car ses coups sont comptés.

A 2 heures, nous avons livré l'assaut. La Compagnie a été décimée par les mitrailleuses allemandes et les tirs d'infanterie. Le capitaine NAQUARD est tombé le premier. Plus tard, sur son corps, on a relevé la trace de dix-huit balles. Près de lui, le lieutenant Wéber, officier de grand avenir, très aimé de tous, a reçu deux balles au cœur.

Le soir, cependant, les tranchées allemandes ont été enlevées, et nous nous maintenons au pied de l'énorme piton boisé.

Le 3 septembre, dans un dernier effort, les débris du 13^e et du 22^e Chasseurs mélangés donnent l'assaut. Les capitaines Lemayeur, Duverger, Tournad sont blessés ; les lieutenants Dufay, Arnaud-Coste, Chartier sont tués. Le Commandant Parisot de la Boisse, du 22^e Chasseurs, l'idole de ses hommes, est mort en chargeant à la tête des 300 hommes qui lui restaient sur 1.800 qu'il conduisait au feu trois jours auparavant.

Le sacrifice est consommé. Les deux bataillons n'existent plus, et leur effort se termine au sommet de cette tête de Behouille, d'où ils ont délogé l'ennemi surpris par leur immense courage.

Dans un article du 8 décembre, le journal "Le Temps", relatant ce fait d'armes, disait de nous : "Ils ont été de la rude partie qui s'est livrée entre la Lorraine et la Haute-Alsace, sur les crêtes, dans la région de Mandray, à un endroit où nous étions très vulnérables, étant dégarnis. Là, pendant cinq jours, deux bataillons d'Alpins ont tenu à eux seuls contre des forces allemandes considérables, qu'ils ont empêchées de passer, sauvant ainsi le 14^e Corps, engagé sur la Meurthe, d'un enveloppement qui lui été fatal."

Dans ces quelques jours, notre seul Bataillon a eu 325 tués et 750 blessés. Onze officiers sont morts au Champ d'Honneur. À présent, les Allemands ont été chassés ; ils ont repassé la frontière, et sur le petit village de Mandray, le calme est revenu.

Le 13^e bataillon de Chasseurs s'est reformé avec des cadres nouveaux et les troupes du dépôt. Il a repris sa forme ancienne ; notre esprit lui est resté. La main sur la poignée de la baïonnette, les jeunes engagés et les réservistes ont prêté serment : "Nous jurons de mourir pour la France, notre patrie !."

Au loin, sur la ligne bleue des Vosges, d'autres bataillons alpins montent la garde et infligent à l'ennemi des pertes considérables, chaque fois qu'il reparaît. Peu à peu, ils reprennent les positions allemandes, et bientôt, ils reverront la plaine d'Alsace. Le 28^e Chasseurs a reconquis le Tête de Violu et la Tête de Faux. Les hommes ont chargé la baïonnette à la main.

Plus tard, les historiens écriront les hauts faits de cette grande guerre. Ils verront que la France n'a rien perdu des qualités de sa race, et que jamais, peut-être, les héros ne furent aussi nombreux. Le choc que nous avons subi du 15 août au 15 septembre est le plus formidable que l'on ait jamais vu.

Partout, nos troupes d'actives et de couverture ont lutté contre un ennemi très supérieur en nombre, remarquablement organisé, discipliné et manœuvrant habilement. Contre lui, il a trouvé des hommes résolus à vaincre ou à mourir. Beaucoup sont morts et nous avons vaincu.

De toutes les impressions du champ de bataille, une seule domine : nulle part l'homme n'est moralement plus grand. Le sacrifice de la vie s'y fait sans aucune hésitation, sans un murmure, et, comme s'il s'agissait d'une fête, on part à la mort en souriant. Amour sublime de la Patrie, qui remue tout notre sang, décuple nos énergies et endort nos souffrances, tu faisais battre nos cœurs avec une telle violence que nous avions la fièvre et l'ivresse du sacrifice, comme nos aïeux des grandes épopées.

Petits chasseurs, mes hommes, qui avez chargé quatre fois avec moi, qui êtes entrés les premiers à Mandray, à tout jamais illustré par vous, je vous revois un à un, et je trouve votre mort sublime, pauvres mutilés, pauvres enfants mis en sang qui avez souffert une agonie terrible. Tous, vous êtes tombés, et toi-même, petit Magel, mon ordonnance, tu fus tué en voulant me relever, quand je reçus une balle en plein visage, le 30 août, à quinze mètres des tranchées ennemies que nous prenions d'assaut !

Je suis témoin de votre courage et je vous aime à tout jamais, vous tous morts en beauté pour la Patrie, que vous avez entrevue triomphante, plus grande, plus belle et plus noble.

Les habitants de Fraize et de Saint-Dié ont décidé d'élever un monument à la gloire des Chasseurs alpins, en reconnaissance de celui qu'ils ont élevé à la gloire de la France!

LEGION D'HONNEUR (novembre 1914)

MARGERIN Fernand, sous-lieutenant de réserve au 13^e Bataillon de Chasseurs : "N'a cessé, depuis le début de la campagne, de montrer les plus rares qualités de sang froid, d'énergie et d'intelligence dans diverses affaires où sa compagnie a été engagée. Est entré le premier, le 27 août au soir, en tête de section, dans un village facilitant la capture d'un convoi divisionnaire allemand et de 350 prisonniers. Blessé très grièvement à la tête le 30 août "

7 novembre. J.O. 27 novembre 1914.